

chacun avait assez de danger à écarter de sa personne pour ne songer qu'à soi.

— C'est un lâche de moins, se contenta de dire froidement Arechiza qui avait suivi les manœuvres prudentes de Cuchillo, tandis que son cheval, accouru près de lui, ouvrait, à l'aspect de son maître, des naseaux épouvantés.

Pendant quelques instants, Cuchillo resta immobile, puis il souleva petit à petit la tête pour jeter autour de lui un regard perçant dont sa mort, qui semblait prochaine, n'avait pas éteint la clairvoyance. Quelques secondes après, le bandit se releva sur ses pieds comme un homme à qui l'agonie rend une lueur de force ; puis, en apparence blessé à mort, la main appuyée sur sa poitrine, semblant essayer d'y retenir la vie prête à s'en échapper, il fit quelques pas en chancelant et s'affaissa assez loin de l'endroit où il était tombé pour la première fois, mais du côté opposé à l'attaque.

Son cheval le suivit et le flaira de nouveau. Alors si tous les aventuriers n'eussent pas été trop pressés par leurs ennemis, ils eussent pu voir le bandit rouler de nouveau sur lui-même, vers le point des retranchements que les Indiens laissaient libre. Cela fait, il attendit encore, et enfin il se glissa sous les roues des chariots hors du camp.

Là, il se dressa sur ses jambes aussi ferme qu'aux jours de sa vigueur. Un sourire de joie sombre erra sur sa figure. L'obscurité et le tumulte favorisaient sa manœuvre. Il délia doucement les chaînes de fer des deux chariots, et ouvrit un passage. Le bandit siffla, et son cheval ne tarda pas à se glisser lui-même par l'ouverture. En un clin d'œil il fut en selle, presque sans toucher l'étrier. Alors, après s'être un instant consulté, il mit l'éperon au flanc de l'animal, qui partit comme un trait, et tous deux disparurent dans les ténèbres.

Des deux côtés du retranchement des cadavres jonchaient la terre. Les bûchers, à moitié consumés, éclairaient d'un reflet rougeâtre les scènes sanglantes de cette lutte nocturne ; les hurlements d'ennemis acharnés, les détonations répétées, le sifflement des flèches se suivaient sans interruption. Les figures hideuses des cavaliers indiens empruntaient à la lueur des feux un aspect plus hideux encore, puis disparaissaient dans les ténèbres sans qu'il fût possible de calculer leur nombre dans les intermittences de lumière et d'obscurité.

Cependant un des points des retranchements avait fléchi sous des attaques sans cesse renouvelées. Morts ou blessés les défenseurs de cet endroit de la ligne de chariots avaient cédé à des ennemis qui semblaient à chaque instant sortir de terre plus nombreux et plus acharnés. Ce fut un instant d'horrible confusion, un pêle-mêle de corps entrelacés que dominaient les panaches des guerriers indiens et que fendaient les poitrails de leurs chevaux. Bientôt, comme le flot qui se rejoint après s'être séparé, la ligne des aventuriers, un instant enfoncée, se reforma sur un groupe d'Apaches qu'on vit bondir au milieu du camp, semblables à des bêtes féroces.

Accourus du point qu'ils défendaient encore, Oroche, Baraja et Pedro Diaz se trouvèrent face à face avec leurs ennemis, sans que rien cette fois ne les séparât. Déchirés, souillés de sang et de poussière, les trois aventuriers venaient tenter un dernier effort.

Au milieu du groupe d'Indiens dont la lance et le casse-tête tombaient indifféremment sur les chevaux, sur les mules effrayées et sur les hommes, un chef était reconnaissable à sa haute taille, à la peinture de figure, à la vigueur de ses coups.

C'était la seconde fois que le chef apache se rencontrait face à face avec les blancs depuis le commencement de cette campagne. Son nom leur était connu.

— Ici, Diaz, s'écria Baraja qui, après la chute de Benito, l'avait abandonné sur le champ de bataille, où ses services lui étaient désormais inutiles, pour se joindre à Oroche et à Pedro Diaz, à nous le Chat-Pard.

Au nom de Diaz, dont la renommée était venue jusqu'à lui, le chef indien chercha du regard celui qui le portait. Les yeux du guerrier sauvage semblaient lancer des flammes, et il ramenait en arrière sa lance prête à frapper Diaz, accouru à la voix de Baraja, quand un coup de couteau d'Oroche entama les jarrets de son cheval. L'Indien, jeté à terre par la chute de sa monture, laissa tomber la lance qu'il tenait : Diaz s'en empara, et, tandis que l'Apache se relevait sur un genou en dégainant un coutelas tranchant, la pointe de l'arme échappée à sa main s'enfonça dans sa poitrine nue et sortit toute sanglante entre ses épaules.

Frappé à mort, l'Indien ne laissa sortir aucun cri de sa bouche, ses yeux ne perdirent rien de leur expression de menace hautaine ; la rage se peignait sur ses traits déjà décomposés.

— Le Chat-Pard a la vie dure, dit-il, et, d'une main à laquelle la mort prochaine n'était encore rien de sa vigueur, le chef Indien serra fortement le bois de la lance toujours maintenue par Diaz.

Une lutte suprême s'engagea. A chaque effort de l'Apache pour attirer vers lui son ennemi et l'envelopper d'une dernière et nouvelle étreinte, l'arme meurtrière traçait plus avant à travers sa poitrine son chemin sanglant. Mais bientôt les forces lui manquèrent, et, violemment arrachée de son corps, la lance revint toute rouge de sang aux mains de Diaz ; l'Indien s'affaissa sur lui-même, jeta sur son ennemi un regard de défi et ne bougea plus.

Leur chef tombé sous les coups de Pedro Diaz, les autres Apaches ne tardèrent pas à éprouver le même sort, tandis que leurs compagnons essayaient vainement de forcer une seconde fois la ligne des chariots entrelacés. Victimes de leur témérité, les guerriers indiens, sans songer à demander une merci qu'ils ne savent jamais accorder, étaient morts comme ils devaient mourir, la face tournée vers l'ennemi, entourés des cadavres de ceux qui les avaient précédés dans le grand voyage à la terre des Esprits.